NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

64 Nº 2 1937

Rufin d'Aquilée. L'étudiant et le moine (I) (suite)

Maurice VILLAIN (sm)

p. 139 - 161

https://www.nrt.be/es/articulos/rufin-d-aquilee-l-etudiant-et-le-moine-i-suite-3601

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

RUFIN D'AQUILÉE
L'ÉTUDIANT ET LE MOINE *(suite)*

LE PÈLERIN D'ÉGYPTE

On est au début de l'hiver (1). Le bateau qui emporte Rufin et les saintes femmes mouille à Alexandrie. Avant de gagner la Palestine, les deux fondateurs désirent visiter les monastères de l'Égypte et consulter les maîtres les plus réputés de la métropole.

Quel peut être d'abord le résultat de leur enquête sur la vie religieuse ? Il est aisé de le conclure. Les documents relatifs au monachisme égyptien en cette fin du IVe siècle sont nombreux, et, à défaut d'une nomenclature exacte et chronologique, quelques-uns, dûment critiqués, fournissent à l'historien une base solide. C'est d'abord l'*Histoire Lausiaque* de Palladius, dont le « texte court », édité par Dom Butler, mérite plein crédit (2). L'auteur, qui a séjourné longtemps dans la Haute-Égypte, interrogeant les plus vieux moines de Nitrie, des Cellules et du Désert de Scété — derniers survivants de l'âge d'or — relate un certain nombre d'incidents auxquels nos voyageurs furent mêlés; de plus, le climat de son livre, rédigé d'après ses souvenirs en 420, est exactement celui de leur pèlerinage. On consultera ensuite l'*Histoire des Moines* de notre Rufin, ou plutôt l'interprétation latine d'une lettre grecque qu'il a présentée comme s'il en était l'auteur (3) : il s'agit d'un

(1) JÉRÔME, *Epist.* XXXIX, 4 : « Ingruente hieme ».

(2) Dom BUTLER, The Lausiac History of Palladius, t. II, pp. 1-169.

(3) RUFIN, *Historia Monachorum*, (*PL*, XXI, 391-462). On connaît, sur ce point, la controverse entre E. PREUSCHEN (*Palladius und Rufinus*, Giessen, 1897, pp. 133-210) et D. BUTLER, (*op. cit.*, t. I, pp. 10-15) : le premier prétendant que l'*Hist. Monac.* est un original latin, le second démontrant que Rufin n'a fait qu'interpréter un texte grec. L'argumentation de D. Butler semble péremptoire : il invoque le fait indéniable que Rufin n'est pas l'un des sept pèlerins dont cette histoire raconte le voyage; l'absence d'allusion

voyage en Thébaïde et en Basse-Égypte entrepris, durant l'hiver de 394-395, par sept pèlerins; le rapporteur compose avec ses souvenirs une galerie d'une trentaine de portraits et fournit des renseignements précieux sur l'installation des ermites et des cénobites, sur les groupements d'Oxyrynchus, de Nitrie, des Cellules; beaucoup de récits, il va sans dire, sont légendaires, mais le climat, ici encore, est fidèlement exprimé. Dans quelques chapitres de son *Histoire Ecclésiastique*, Rufin utilise le même document, auquel il ajoute quelques notations personnelles rapportées de son exploration de 375. On ajoutera enfin les douze livres des *Institutions* et les savoureuses *Conférences* de Cassien, le Rodriguez du v^e^ siècle (1), les collections des *Apophtegmes* ou *Sentences des Pères* (2), et les *Vitae Patrum*, éditées par Rosweyde (3). Ces derniers recueils, naguère si décriés par une hypercritique dissolvante, retrouvent aujourd'hui, aux yeux des savants, leur vraie valeur (4).

A l'époque où Rufin aborde à Alexandrie, le monachisme égyptien est en pleine vigueur : malgré les menaces de persécution, et même, semble-t-il, à cause d'elles, il se développe, il évolue, par conséquent il vit. Les noms d'Antoine, de Schenoudi, de Pakhôme, qui évoquent dans les imaginations romaines des hommes plus grands que nature, désignent à Alexandrie des personnages en chair et en os, bien connus des vieillards, encore que la légende cherche déjà à en faire sa proie. Si Jérôme, échauffé par le soleil de Chalcis, a tissé

du texte grec à l'Histoire Ecclésiastique de Rufin et, par contre les allusions du texte latin à ce même ouvrage; enfin une raison d'ordre linguistique : le mot Ἀχώρεως (la ville d'Achoris) déformé et traduit par « in vicina regione ». Il propose enfin comme auteur de l'original grec un certain Timothée, moine au monastère des Oliviers, devenu ensuite archidiacre à Alexandrie (cfr BUTLER, *ibid.*, *Appendix* I, p. 276).

(1) *PL*, XLIX, 53-476, et 477-1328. Ce sont les deux premiers ouvrages de synthèse sur la doctrine ascétique et mystique des moines égyptiens.

(2) *PL*, LXXIV, 381-394.

(3) *PL*, LXXIII et LXXIV, 9-244.

(4) On trouvera un résumé et un jugement de cette critique dans H. BREMOND, *Introduction* aux « *Pères du Désert* » de J. BREMOND, Paris, 1927.

un invraisemblable petit roman autour de Paul l'ermite (1) pour le « présenter à ses lecteurs avec tous les agréments à la mode de ce temps-là », il n'est pas tout à fait dupe de son imagination et ne consentirait jamais, n'en déplaise à certains de nos contemporains, à tenir son héros pour un être mythique. Un saint homme, du nom de Paul, demeura, quatre-vingts ans durant, près d'une source et d'un palmier, sur la montagne de Clysma (auj. Qolzoum). A la veille de mourir, il reçut la visite de saint Antoine, qui parcourait la région pour y chercher un serviteur de Dieu. Antoine ensevelit Paul. Et désormais les ermites eurent un patron.

Antoine lui-même est mort, il n'y a pas vingt ans. Ses traits, fixés de main de maître par l'évêque d'Alexandrie, risquent moins de se déformer (2). Originaire de Coma, de famille riche, le jeune Antoine a entendu l'appel du Christ : « Si tu veux être parfait... » Un ermite l'initie d'abord aux pratiques de la pénitence, puis il mène une existence de nomade, à l'affût des plus sensationnelles performances. Enfin, longuement entraîné par les plus éminents spécialistes, il se construit une cellule, dans la région du Moyen-Nil, sur un pic qui a gardé son nom : le *Mons Antonii*. Mais on ne le laisse pas en repos. Des fâcheux assaillent son antre, lui demandant à leur tour des leçons. Il en prend son parti et tente la fondation d'une institution régulière de vie ascétique. Il divise ses disciples par petits groupes, leur donnant à chacun assez de terres à défricher pour suffire à leur entretien et n'être à charge à personne; ils portent un habit distinctif : la cuculle blanche. Le maître ne se soucie pas encore d'établir une règle commune. « C'est le self-government; il y a autant de méthodes que d'individus,

(1) JÉRÔME, *Vita Pauli* (*PL*, XXIII, 17-28), dédiée à Paul de Concordia. (*Epist.* X). AMÉLINEAU, *Hist. des monast. de la Basse-Égypte (Ann. Musée Guimet, XXV)* a publié un texte copte : « *Vie d'abba Paul, le saint Anachorète* », qu'il croit avoir été la source de saint Jérôme pour bâtir son petit roman, sauf quelques passages qui seraient une addition plus tardive par un copiste copte, d'après le travail de Jérôme.

(2) ATHANASE, *Vita S. Antonii* (*PG*, XXVI, 836-976).

chacun consulte ses forces et suit son attrait particulier. La supériorité exercée par les anciens se réduit à des conseils, des directions et une surveillance intermittente » (1). Formule très imparfaite, formule de transition, que l'on a appelée le semi-cénobitisme. Elle prévaut, croyons-nous, dans la Haute-Égypte, à la fin du IVe siècle.

Le cénobitisme proprement dit, ou le monastère de commune observance, ne représente que le troisième stade des institutions religieuses de l'Égypte. Saint Pakhôme en a l'initiative, et le coenobium qu'il fonde à Tabennisi, sur le Haut-Nil, peut être considéré comme la première grande citadelle monastique de l'Orient. Afin de permettre la pratique des observances au religieux moyen, on en tempère la rigueur, jusque-là excessive. Le réformateur s'applique surtout à introduire une mentalité nouvelle : tandis que les anachorètes et les moines antonins considèrent la perfection comme un ensemble d'actions difficiles, de caractère plus ou moins extravagant, le sage Pakhôme s'efforce de mettre ses disciples en défiance contre leur amour-propre et leurs inclinations personnelles ; il les persuade qu'ils parviendront plus sûrement à la sainteté par la soumission exacte à une règle commune. S'il faut chercher une relation entre les institutions de l'Égypte et celles de l'Occident latin, elle est dans l'influence des méthodes pakhômiennes. C'est de saint Pakhôme que saint Benoît héritera : le Mont-Cassin sera le pendant de Tabennisi.

En 374 cependant, la formule de Tabennisi commence à peine de se faire connaître : elle ne s'imposera vraisemblablement qu'au début du siècle suivant. Ce sont des ermitages ou des groupements de type antonin que Rufin et Mélanie rencontrent au cours de leurs pérégrinations à travers la Haute-Égypte : personnages, coutumes, histoires, tout se replace normalement dans un cadre primitif.

Ouvrons plutôt l'*Histoire Lausiaque*.

(1) LECLERCQ, *DACL*, art. *Cénobitisme*, c. 3138. Nous utilisons largement cette étude excellente.

A peine débarquée, nous confie Palladius, Mélanie vend ses meubles, qui l'ont accompagnée sur le navire, les monnaye en or et, sous la conduite d'Isidore, l'aumônier de l'Hôpital d'Alexandrie, se met en route pour Nitrie. « Elle y rencontre des Pères : Pambon, Arsisius, Sérapion le grand, Paphnuce de Scété, Isidore le confesseur, évêque d'Hermopolis, et Dioscore. Elle séjourne près d'eux la moitié d'une année, circulant à travers la solitude et visitant tous les saints » (1).

« Entre cette montagne (de Nitrie) et Alexandrie, — explique encore Palladius, qui, en bon voyageur, a le souci des précisions topographiques, — est situé un lac qu'on appelle Maria, d'une longueur de 70 milles. L'ayant traversé en un jour et demi, je vins à la montagne sur la partie qui regarde le midi. A cette montagne est adjacent le grand désert qui s'étend jusqu'à l'Éthiopie, aux Maziques et à la Mauritanie. Sur cette montagne habitent environ 5000 hommes, ayant des genres de vie différents, chacun comme il peut et comme il veut, de sorte qu'il est permis de demeurer seul, ou à deux, ou davantage » (2).

Il s'agit de la région du Wadi'n Natrûn (3), de trente milles sur six, que bordent deux rangées de montagnes : l'une d'elles porte spécialement le nom de Nitrie (Natron). Palladius divise cette région en trois départements, à savoir, du Nord au Sud : le désert de Scété, puis celui des Cellules, enfin celui de Nitrie. Lors donc qu'il indique Nitrie comme terme du voyage de sainte Mélanie, il faut comprendre qu'elle a traversé les trois solitudes. La montagne de Nitrie, de climat moins extrême, est, en quelque sorte, le centre de l'hospitalité.

« Sur cette montagne de Nitrie est une grande église dans laquelle se dressent trois palmiers ayant chacun un fouet suspendu. L'un est à l'intention des solitaires qui commettent une faute, l'autre pour les voleurs, si du moins il en tombe par là, un autre pour ceux qui viennent par hasard. Ainsi tous ceux qui bronchent et qui sont

(1) PALLADIUS, *H. L.*, XLVI, 1-2; et RUFIN, *Hist. Eccles.*, II, 4.

(2) PALLADIUS, *H. L.*, VII, 1-2.

(3) Nous regrettons de n'avoir pu consulter l'ouvrage monumental d'EVELYN WHITE, *The monasteries of the Wâdi 'n Natrûn*, New-York, 1926-1932-1933. Compte rendu par CH. MARTIN, S. I., dans *Nouv. Rev. Théol.*, fév.-mars 1935.

convaincus comme méritant des coups embrassent le palmier et reçoivent sur le dos les coups réglementaires; alors on les délivre. Puis à l'église est attenante une hôtellerie, dans laquelle on accueille l'étranger qui vient, jusqu'à ce qu'il s'en aille volontairement, tout le temps, quand même il demeurerait deux ou trois ans. Or après lui avoir concédé une semaine dans l'inactivité, les autres jours on l'attire à des travaux ou de jardin ou de boulangerie ou de cuisine. Mais s'il mérite de la considération, on lui donne un livre, sans lui permettre de s'entretenir avec personne avant l'heure. Sur cette montagne également vivent des médecins et des pâtissiers. Puis ils usent aussi de vin, et l'on vend du vin. D'un autre côté, tous ces gens façonnent de leurs mains du linge, de sorte que tous sont des personnes à qui rien ne manque. Et certes aussi, vers l'heure de none, on peut se lever et écouter comment, de chaque résidence, les psalmodies s'échappent, en sorte qu'on croit être élevé dans le paradis. Quant à l'église, on l'occupe seulement le samedi et le dimanche. Huit prêtres déservent cette église où, tant que vit le prêtre qui est le premier, aucun autre ne célèbre, ne prêche, ne décide; mais ils ne font que siéger auprès de lui sans dire un mot » (1).

Tel est le cadre fort bien dessiné où évoluent « ceux de Nitrie », comme les nomme Palladius. A les regarder vivre, un peintre trouverait de quoi composer une fresque, pittoresque à souhait et d'une exquise fraîcheur. Je pense aux inventions primesautières du vieux Breughel qui, certes, cherchait dans la vie des Pères du désert des thèmes d'inspiration, quitte à suivre sa fantaisie : il peignait des ascètes chenus, en cuculle blanche, parmi les splendeurs d'une flore luxuriante, et les horreurs d'une faune apocalyptique. Il y aurait moyen au contraire, sur les seules indications de Palladius, de composer quelque chose de neuf et de très réaliste. Ses personnages sont vivants, bien en chair, ceux surtout que connurent Rufin et Mélanie. Retenons-en quelques-uns.

Le plus célèbre des maîtres nitriotes est probablement Pambon. Ce silencieux, ce sage inspire le respect. « Il paraissait sur son visage, dit le bon Tillemont, une majesté auguste comme d'un prince assis sur son throne, et mesme quelque chose de lumineux comme sur le visage de Moyse; en sorte que personne

(1) PALLADIUS, *H. L.*, VII, 3-4.

n'osait le regarder en face ». Mélanie et Rufin vont surprendre ses rares paroles, mais leurs visites sont faites surtout de silence, si l'on en juge par ce *fioretto* que Mélanie a raconté elle-même à Palladius :

« Dans les débuts de mon séjour à Alexandrie, entendant parler de la vertu de Pambon, je me fis conduire près de lui dans le désert par le bienheureux Isidore, et lui portai de l'argenterie pour trois cents livres, le priant d'avoir quelque part de mes biens. Mais lui, restant assis et tressant des feuilles de palmier, me bénit de la voix seulement et dit : « Que Dieu te donne la récompense ». Puis, appelant son économe : « Prends cela, lui dit-il, et administre-le pour la communauté des frères de Libye et des îles, car ces monastères-là sont les plus pauvres ».

Or Mélanie conserve un reste d'amour-propre en son cœur de femme. Elle cherche un compliment :

« Sache, maître, qu'il y a trois cents livres », risque-t-elle. Mais Pambon, sans lever la tête, de répondre : « Celui à qui tu l'as porté, mon enfant, n'a pas besoin de poids. Lui, qui pèse les montagnes, sait très bien la quantité de cet argent. Car, à la vérité, si c'était à moi que tu le donnais, tu faisais bien de me le dire; mais si c'est à Dieu, qui n'a pas dédaigné les deux oboles, tais-toi » (1).

Pourtant l'austère vieillard a le cœur plus tendre qu'il ne paraît. Quand il se sent à son dernier jour, il veut témoigner sa gratitude à son illustre amie : l'ayant fait appeler, il lui donne, en signe d'adieu, la dernière corbeille qu'il a tressée de ses mains. Puis Mélanie fait à Pambon sa toilette funèbre, l'emmaillote de bandelettes, le dépose en terre. Et elle s'en revient du désert, serrant contre elle la corbeille qu'elle gardera jusqu'à sa mort.

Derrière Pambon s'avance toute une procession de saints. Nous y distinguons un Isidore, surnommé le Confesseur : c'est un disciple de saint Antoine; il deviendra l'évêque des Nitriotes sur le siège d'Hermopolis Parva. Après lui, son

(1) PALLADIUS, *H. L.*, X, XLVI. RUFIN, *Hist. Eccl.*, II, 4 (*PL*, XXI, 511, B) fait de Pambon un disciple de saint Antoine, et (*ibid.*, II, 8; 517, B) rapporte qu'il a reçu sa bénédiction. Voir aussi SOCRATE, *H. E.*, IV, 23 (*PG*, LXVII, 514, AB) et SOZOMÈNE, *H. E.*, III, 14 (*ibid.*, 1070, B).

successeur Dioscore, un disciple de saint Pambon. Nous apercevons encore un moine d'allures sauvages et que ses frères ont surnommé le Buffle, parce qu'il ne se plaît que parmi les rochers et les sables du désert. Son nom est Paphnuce, sa cellule est à Scété. On colporte maintes histoires sur son abnégation héroïque. Paphnuce sait courber l'échine sous la calomnie et attendre que Dieu lui fasse justice : un frère jaloux ayant dérobé un livre dans une cella s'en va le cacher sous la natte de Paphnuce et l'accuse publiquement d'en être le voleur; le saint homme ne se défend pas, et Dieu bientôt manifeste son innocence (1).

Paphnuce a choisi comme maître d'ascétisme le fameux Macaire d'Alexandrie. Belle figure de saint et de thaumaturge! Macaire nous rappelle François d'Assise par la domination qu'il exerce sur les animaux. On lui prête la guérison du petit d'une hyène, qui était aveugle. La mère, en reconnaissance, déposa devant sa cellule quelques blanches toisons de brebis pour qu'il s'en vêtit. L'une d'elles a toute une histoire attestée à la fois par Palladius et par Paulin de Nole et qui vient à notre récit : c'est que Macaire en fit présent à sainte Mélanie, laquelle en confectionna une tunique qu'elle remit à son cousin Paulin lorsqu'à son retour d'Orient elle passa par Nole; Paulin finalement l'envoya à son ami gaulois Sulpice Sévère, en échange de *pallia* en poils de chameau qu'il en avait reçus. « Chacun de nous deux a fort bien deviné ce qui convenait à son ami, commentait-il malicieusement : le crin du chameau pour Paulin le pécheur, la laine de la brebis pour Sulpice l'innocent » (2).

Retenons encore les noms d'Arsisius et de Sérapion, du vieillard Paul, disciple de Pierre, l'évêque martyr; de Moïse et de Benjamin, de Macaire l'Égyptien, dont la réputation de thaumaturge ne le cède en rien à celle de son homonyme d'Alexandrie. Tous ces hommes étonnants et d'autres de leur taille, Rufin les a

(1) PALLADIUS, *H. L.*, XLVII, 3 et 5; et CASSIEN, *Coll.*, XVIII, 15.

(2) PALLADIUS, *H. L.*, XVIII, 27; PAULIN DE NOLE, *Ep.* XXIX (*PL*, LXI, 312 sq); RUFIN raconte le début de cette histoire dans son *Hist. Eccl.*, II, 4 (*PL*, XXI, 512 BC).

fréquentés; il a reçu leurs conseils, il s'est agenouillé devant eux pour en être béni. Un jour il s'en félicitera (1).

Précieux commerce pour un futur directeur de moines! Il ne semble pas cependant que Rufin ait jamais eu l'intention d'imiter les solitaires dont il avait quelque temps partagé l'existence. Tous ces ascètes, on a pu le constater, étaient soit des ermites, que Rufin appelle *eremi magistros*, soit des semi-cénobites, disciples plus ou moins immédiats de saint Antoine, comme les congrégations nombreuses de Nitrie et de Scété. Ni les uns ni les autres ne furent pour Rufin ce qu'on peut appeler des initiateurs. S'il emporta de son pèlerinage au désert un stock de souvenirs édifiants de nature à illustrer des conférences spirituelles, il ne cessa de rester attaché à la formule du coenobium d'Aquilée.

LE CONFESSEUR DE LA FOI

Ce serait une illusion de croire que le désert préservait totalement les anachorètes des agitations du monde. Plus d'un,

(1) RUFIN, *H. E.*, II, 8 (*PL*, XXI, 517, B) : « Ex quibus interim quos ipsi vidimus et quorum benedici manibus meruimus, hi sunt, Macarius de superiori eremo, alius Macarius de inferiori, Isidorus in Scyti, Pambus in cellulis, Moyses et Benjamin in Nitria, Scyrion et Helias et Paulus in Apeliote, alius Paulus in Focis, Poemen et Joseph in Pispiri, qui appellabatur mons Antonii... » Certains d'entre eux ne sont pas exactement identifiés.

Ibid., 4 (*PL*, XXI, 511) : « Per idem tempus patres monachorum vitae et antiquitatis merito, Macarius et Isidorus, aliusque Macarius, atque Heraclides, et Pambus Antonii discipuli per Aegyptum, et maxime in Nitriae deserti partibus, habebantur viri, qui consortium vitae et actuum, non cum coeteris mortalibus, sed cum supernis angelis habere credebantur. Quae praesens vidi loquor : et eorum gesta refero, quorum in passionibus socius esse promerui ».

RUFIN, *Apol.*, II, 12 (*PL*, XXI, 594, C-595, A) : « Ego... commoratus sum... ubi alii nihilominus illo (Didymo) non inferiores, quos tu ne facie tenus quidem nosti, Serapion et Menites, viri natura et moribus et eruditione germani; ubi Paulus senex Petri Martyris discipulus; et ut ad eremi magistros veniam, quibus et attentius et frequentius vacabamus, ubi Macarius Antonii discipulus et alter Macarius, et Isidorus, et Pambas, omnes amici Dei, qui nos haec docebant, quae ipsi a Deo discebant, quantam ego, si hoc ita deceret aut expediret, de his omnibus habere iactantiae materiam possem? ...»

qui avait fui la ville pour s'ensevelir dans le silence, s'apercevait bientôt que la ville l'avait rejoint et violait la clôture de son ermitage. Où qu'il fût, la tentation et l'hérésie, ces deux suivantes du Malin, s'embusquaient pour le surprendre. Saint Antoine à Clysma, saint Jérôme à Chalcis se débattaient contre des fantômes lubriques. Jérôme en outre gémissait de ce qu'on ne le laissât pas en paix. Harcelé par les ermites de son voisinage à propos de la question brûlante des Hypostases, mis en demeure, à chaque instant, de signer des professions de foi, il finit par abandonner sa caverne aux fâcheux et s'en revint à Rome. La persécution enfin jetait la panique dans les solitudes. C'est ainsi que, dans le temps où Rufin et Mélanie accomplissaient leur pèlerinage au pays des Saints, l'arianisme y préparait sournoisement de nouvelles offensives.

Condamné, en 325, par le concile de Nicée, l'arianisme n'avait pas désarmé. De temps en temps, selon que le pouvoir civil lui prêtait main forte, il relevait la tête, devenait arrogant. Ainsi sous l'empereur Valens, en 375 (1).

Depuis dix ans, Valentinien gouvernait l'empire. Il était catholique, mais prenait ombrage de l'autorité grandissante des Pontifes de Rome : il ne pardonnait pas à Libère sa popularité, depuis que celui-ci, grandi par l'exil, avait regagné la Ville; il ne sentait pas sans aigreur se mouvoir auprès de lui la personnalité autoritaire et accaparante de Damase. Aussi ne manquait-il pas une occasion d'humilier le chef de l'Église, et il lui arriva même de prêter les mains aux intrigues que les hérétiques fomentaient contre lui. On le vit interdire les testaments en faveur de l'Église romaine et fermer aux aumônes l'accès du trésor de Saint-Pierre, à une époque où le patriciat romain commençait à prendre conscience de ses obligations de charité; on s'étonna de son impassible neutralité dans le schisme

(1) RUFIN, *H. E.*, II, 2 (*PL*, XXI, C-509, A) : « Post hunc (Iovinianum), Valentinianus imperium suscepit, qui pro fide nostra a Iuliano militia fuerat expulsus ». Pour cette histoire, Rufin est une source excellente, mais un peu brève. Il faut le compléter par PALLADIUS, *H. L.*, XLVI; SOCRATE, *H. E.*, IV, ch. XX-XXIV; et SOZOMÈNE, *H. E.*, VI, ch. XIX-XX.

de l'antipape Ursin; il eut enfin la faiblesse de préposer son frère Valens, suspect d'arianisme, aux affaires de l'Orient (1).

A peine installé à Byzance, Valens se laissa dominer par l'évêque Eudoxe, un semi-arien, et toute sa politique dès lors fit échec à l'Église. Le 5 mai 365, il remettait en vigueur un décret de bannissement des évêques catholiques, porté naguère par Constance et rapporté par Julien l'Apostat (2); il tentait de tarir pareillement le recrutement du monachisme en interdisant à tout curial de se livrer à la vie solitaire, à moins qu'il ne fît préalablement abandon de ses biens à la curie; il pourchassa les cénobites et les anachorètes, qu'il soupçonnait de paresse; il molesta les fidèles, à Alexandrie même, sous couleur d'ordre et de zèle. A ces mesures vexatoires il est facile de reconnaître que l'évêque Eudoxe, et puis l'intrus Lucius, celui-là même qui avait évincé l'évêque Pierre, candidat d'Athanase mourant, avaient l'oreille de l'empereur (3). La persécution commençait; le sang coula : moines et fidèles catholiques cherchèrent un refuge au désert.

Cette crise est résumée par Rufin, au second livre de son *Histoire Écclésiastique* (4) :

« Valens favorisa les hérétiques et se fourvoya dans la (même) politique que ses pères; il exila des évêques, tortura et brûla des prêtres, des diacres et des moines; c'était au temps où le préfet Tatien gouvernait Alexandrie. Il machina toutes sortes de sévices et de cruautés contre l'Église de Dieu, — tout ceci, il est vrai, se passait après la mort d'Athanase, car le grand évêque semblait protégé par une vertu divine : tant qu'il vécut, on s'acharna contre les autres sans jamais le molester lui-même ». — « Lorsqu'en l'année quarante-

(1) RUFIN, *H. E.*, II, 2 (*ibid.*, 509, A) : « Is in consortium regni assumpsit fratrem Valentem, et sibi quidem occiduas partes delegit, illi autem orientales reliquit ».

(2) Cependant saint Athanase — sauf une retraite de 4 mois dans un sépulcre de famille (ἐν μνημείῳ πατρῴῳ) — resta à son poste jusqu'à sa mort. SOCRATE, IV, ch. XIII (*PG*, LXVII, 496, C) et SOZOMÈNE, VI, ch. XII (*ibid.*, 1326, B).

(3) Sur l'influence d'Eudoxe : SOCRATE et SOZOMÈNE, *loc. cit.* Sur l'influence de Lucius : RUFIN, *H. E.*, II, 3 (*PL*, XXI, 510, A-511, A).

(4) RUFIN, *H. E.*, II, 3 (*PL*, XXI, 510, A-511, B).

sixième de son épiscopat, après des luttes et des victoires de patience innombrables, Athanase s'endormit dans la paix, il s'était assuré un successeur dans la personne de l'évêque Pierre, le compagnon de ses tribulations et son ami. Mais le candidat du parti arien, Lucius, fondit sur Pierre, comme le loup sur l'agneau. Pierre n'eut que le temps de s'embarquer et de fuir vers Rome. Alors Lucius, comme s'il eût voulu se venger de la perte de sa proie, exerça de plus belle ses vexations à l'égard des catholiques. Il se livra à des cruautés sanguinaires, ne semblant plus avoir conservé la moindre trace de religion. Dès le principe, il suscita tant et de si honteux crimes contre les vierges et les personnes consacrées de l'Église que les persécutions païennes elles-mêmes n'en offrent pas de pareils exemples. Après la fuite et l'exil, après l'assassinat, la torture, le bûcher, qui firent des victimes sans nombre, il tourna sa rage contre les monastères. Il dévasta le désert en portant la guerre chez ses hôtes pacifiques. D'un seul coup, trois mille moines, au bas mot, dispersés à travers les solitudes en leurs cellules secrètes et tranquilles, furent attaqués. (Valens) lança contre eux une troupe armée de cavaliers et de fantassins, avec tribuns, préfets et capitaines, comme s'il se fût agi d'une expédition contre les barbares. Or ceux-ci, arrivés sur les lieux, assistèrent à un genre de guerre qu'ils ne connaissaient pas : des ennemis tendaient la tête à leurs glaives en disant simplement : « Amis, qu'êtes-vous venus faire ici » ?

Sous la phrase quelque peu soufflée, on sent percer une émotion réelle. Rufin fut témoin de cette persécution et il en pâtit : « Je parle de ce que j'ai vu; je rapporte les faits et gestes d'hommes dont j'ai mérité de partager les souffrances » (1). Plus tard, il se fit gloire de « ses prisons » et de « son exil » (2). Mélanie s'y trouva pareillement engagée, et Palladius nous raconte comment elle suivit les moines dans leur exil pour les soutenir de ses charités. La courageuse pèlerine séjournait en Égypte depuis six mois à peine, lorsque

« l'Augustal d'Alexandrie bannit Isidore, Fisimius, Adelphius, Paphnuce et Pambon, avec eux aussi Ammonius Parotes (le com-

(1) RUFIN, *H. E.*, II, 4 (*PL*, XXI, 511, C). « Quae praesens vidi loquor : et eorum gesta refero, quorum in passionibus socius esse promerui ».

(2) RUFIN, *Apol. ad Anastasium*, 2 (*PL*, XXI, 624, B) : « Quamvis igitur fides nostra persecutionis haereticorum tempore, quum in sancta Alexandrina **Ecclesia degeremus, in carceribus et exiliis, quae pro fide inferebantur,** probata sit... »

pagnon de saint Athanase) et douze évêques et prêtres, en Palestine, aux environs de Diocésarée. Elle les suivit en les assistant de ses propres biens, et, les serviteurs étant interdits, à ce qu'on racontait..., elle prit la blouse d'un jeune esclave et leur portait, le soir, ce qui leur était nécessaire » (1).

La présence en Palestine de la riche bienfaitrice ne pouvait passer inaperçue. Le consulaire de Diocésarée en eut connaissance et, « dans l'intention de remplir sa poche », tenta de l'intimider. Ignorant sa condition, il la fit enfermer. Mais elle lui déclina ses titres :

« Je suis fille de (consul) et femme de (préfet), lui répliqua-t-elle fièrement (2), mais je suis (aussi) servante du Christ. Et ne va pas insulter à la pauvreté de mon extérieur, car je peux me rehausser moi-même, si je veux, et tu n'as pas à propos de cela à m'enfumer ni à prendre quelque chose de ce qui est à moi. Ainsi donc, c'est afin que tu ne tombes point par ignorance dans des griefs que je t'ai fait cette déclaration. Il faut, en effet, contre les gens qui ne comprennent pas, user de l'arrogance comme d'un épervier ».

Cette fière algarade, paraît-il, frappa juste. Le magistrat « lui rendit honneur et ordonna que, sans être empêchée, elle se rencontrât avec les saints ».

LE DISCIPLE DE DIDYME L'AVEUGLE

Ce que furent les « prisons » de Rufin, ce que fut son exil; nous l'ignorons (3). Mais il n'y a pas lieu, croyons-nous, d'exagérer l'importance d'une épreuve qui fut certainement courte. Rufin, comme il nous l'apprend lui-même, demeura six années

(1) PALLADIUS, *H. L.*, XLVI, 3. « Diocésarée, l'ancienne Zippori, aujourd'hui Seffourieh, est à une lieue au N. de Nazareth. Cfr DALMAN, *Les Itinéraires de Jésus*, Paris, 1930, pp. 111-114.

(2) PALLADIUS, *H. L.*, *ibid.*, 4, ne précise pas : « Ἐγὼ τοῦδε μὲν γέγονα θυγάτηρ, τοῦδε δὲ γυνή· τοῦ δὲ Χριστοῦ εἰμὶ δούλη ».

(3) Peut-être Rufin partagea-t-il l'exil de Mélanie en Palestine. On l'a déduit de sa lettre au pape Anastase (note 2, p. 150), mais elle n'est pas explicite. FREMANTLE écrit : « Rufinus probably, after a time, joined her; but he must have returned to Egypt as soon as the stress of the persecution was abated ». (*DCB*, art. *Ruf.*, p. 557, c. I).

à Alexandrie, à l'école de Didyme l'Aveugle (1); or on est obligé de situer cette période, en serrant un peu, de 374 à 379, y compris le temps de la persécution. Rufin n'aurait donc partagé que quelques mois le sort des ascètes en Palestine; puis, la bourrasque apaisée, il serait revenu en Égypte, grâce au crédit de son illustre amie (2). Ainsi ce bref exil n'aurait été qu'un intermède dans son séjour à Alexandrie.

Le voici donc auditeur de Didyme, à l'école catéchétique. Il admire le maître aveugle que son infirmité n'a pas empêché de devenir un puissant érudit et qui lui semble « une lampe alimentée par la lumière divine ». Son enthousiasme, qui nous étonne aujourd'hui, ne se démentira pas; à preuve ce beau portrait qu'il tracera dans son *Histoire Ecclésiastique* (3). Rarement maître a reçu d'un disciple un témoignage aussi flatteur.

« Privé de ses yeux dès sa prime jeunesse, alors qu'il ignorait encore les éléments des lettres, Didyme brûlait du désir de connaître la vraie lumière, et il ne désespéra plus d'y parvenir lorsqu'il eut entendu lire dans l'Évangile que « ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu ». Confiant dans cette divine promesse, il priait incessamment le Seigneur, non pas de lui rendre la lumière de ses yeux charnels, mais d'illuminer son cœur. Il joignait aussi à ses prières études et travaux, et il s'appliquait, en des veilles continuelles, à défaut de lecture, à éduquer son oreille, afin qu'elle lui rendît les services de la vue. Lorsqu'après l'effort des veilles, le sommeil (comme il arrive) avait gagné ses lecteurs, Didyme occupait le silence non au repos ou à la distraction, mais, comme un bon ruminant remâche sa nourriture, il s'appliquait à reconstituer dans sa mémoire et dans son cœur tout ce qu'il avait recueilli au vol d'une rapide lecture; et (il y réussissait si parfaitement) que vous eussiez dit, non pas qu'il avait acquis le science par audition, mais bien plutôt qu'il l'avait gravée sur les pages de son âme. Ainsi bientôt, Dieu aidant, il parvint à une telle érudition et à une telle maîtrise dans les lettres divines et humaines qu'il fût promu docteur de l'école alexandrine, sous l'évêque Athanase, avec l'approbation de tous les savants de l'Église de Dieu...

(1) RUFIN, *Apol.*, II, 12 (*PL*, XXI, 594, C-595, A).

(2) FREMANTLE, *op. cit.*, p. 557, col. 1.

(3) RUFIN, *H. E.*, II, 7 (*PL*, XXI, 516-517) Rufin a lu les ouvrages de Didyme en même temps qu'il a suivi son enseignement.

(Suit la mention de ses aptitudes exceptionnelles en dialectique, géométrie, astronomie et arithmétique).

« Tout ce qu'il disait, soit dans les discussions ordinaires, soit dans les consultations qu'il donnait, était consigné par des scribes attitrés. Pour nous, qui avons été auditeur de son enseignement et qui avons lu par ailleurs des notes d'élèves prises à son cours, nous pouvons affirmer qu'il y avait dans les discours qui sortaient de ses lèvres un charme infiniment supérieur, un je ne sais quoi de divin qui dépassait les accents de la voix humaine. Lorsque le bienheureux Antoine, pour rendre témoignage à la foi d'Athanase contre les Ariens, descendit de la Thébaïde à Alexandrie, il consola le maître aveugle par cet éloge magnifique : « Que t'importe, ô Didyme, d'avoir été privé de tes yeux charnels ? Tu as perdu des yeux comme en possèdent les rats, les mouches et les lézards, mais réjouis-toi, car tu as des yeux d'ange, des yeux qui voient Dieu et grâce auxquels la science brille en toi d'une éblouissante lumière ».

Tous les contemporains de Didyme souscrivent à ce panégyrique (1).

Cette réputation néanmoins nous semble très surfaite. Didyme est sorti quelque peu diminué des mains de la critique, et on ne le considère plus aujourd'hui que comme un excellent vulgarisateur que sa cécité fit prendre en pitié et grandit. M. Bardy a porté sur lui un jugement plein de nuances qui nous explique comment un homme doué de qualités seulement moyennes a pu jouir d'un tel crédit auprès de ses plus éminents disciples : « Esprit timide, intelligence modeste, Didyme est l'un de ces hommes que la médiocrité même de leurs qualités prédestine à être représentatifs de toute une tradition et de

(1) SOCRATE, *H. E.*, IV, 25 (*PG*, LXVII, 526-527) et pareillement SOZOMÈNE et THÉODORET, dont les sources sont les mêmes; PALLADIUS, *H. L.*, IV (témoignage d'un homme un peu crédule); surtout JÉRÔME, *Chron.*, A. 376 (*PL*, XXVII, 695), *Transl. homil. Origenis in Ierem. et Ezech., Prologus* (*PL*, XXV, 583 sq), *Ep.* XXXVI, 1, où il parle de sa trad. du *Tr. de S. Sancto* de Didyme; puis Prologue de cette traduction, où il parle de ses relations avec l'Aveugle (*PL*, XXIII, 103-104); *Comm. in Ep. ad Gal.* (*PL*, XXVI, 309), *Comm. in Ep. ad Eph.* (*PL*, XXVI, 26, 440, 442); *De Viris Illust.*, 109 (*PL*, XXIII, 705); *Ep.* XLIX, 3; L, 1; LXVIII, 2; LXXI, 5. Ensuite, de peur de se compromettre, car magnifier Didyme, c'est soutenir Origène, Jérôme changera d'avis : ainsi dans l'*Ep.*, LXXXIV, 3, 10, 11,et dans l'*Apol. contre Rufin*, I, 6, 16, 21; II, 11, 25; III, 12, 28, etc... (*PL*, XXIII).

toute une période : incapable de s'élever à l'originalité des théories personnelles, il possède le don de s'assimiler les idées des autres et de les traduire en ces formules simples et nettes qui, aussitôt trouvées, deviennent la propriété commune sans que personne se soucie jamais de leur premier inventeur. Chef de l'école catéchétique d'Alexandrie, formé aux méthodes d'Origène et des Cappadociens, il est comme le centre auquel viennent se réunir et se coordonner les doctrines les plus différentes par leur origine et par leur esprit : c'est dans la mesure où Didyme représente l'allure générale de l'orthodoxie à la fin du IVe siècle, beaucoup plus que par ses qualités de penseur et d'écrivain, qu'il a mérité d'être étudié » (1).

Au confluent des écoles orientales, le « Voyant », comme on l'appelait, s'en faisait le consciencieux interprète; plutôt que des opinions personnelles, il offrait à son auditoire la quintescence de la théologie grecque du IIIe et du IVe siècle; par-dessus tout il gardait avec fidélité la tradition d'Origène, dont il était l'humble successeur, et la propageait autour de lui en l'accommodant, quand besoin était, à l'orthodoxie. Il est indubitable que Rufin reçut de Didyme le goût de cette pensée subtile ainsi qu'une méthode pour l'interpréter favorablement. Il se souviendra des leçons de Didyme, lorsque, vingt ans plus tard, il publiera une traduction du *Périarchon* inoffensive aux oreilles romaines.

Au terme de ces six années d'exploration et d'études, dont il n'est pas possible de fixer avec plus de précision la chronologie, recueillons deux conclusions importantes. C'est, d'une part, que Rufin est capable à présent d'apprécier les différentes formes de vie religieuse qui se pratiquent en Égypte; c'est, d'autre part, que l'initiation théologique et scripturaire qu'il a acquise à l'école de Didyme, — l'influence intellectuelle la plus profonde sans doute qu'il ait jamais reçue, — a orienté définitivement sa pensée et ses sympathies intellectuelles. Son

(1) BARDY, *Didyme l'Aveugle*, Paris, 1910, p. IV. Didyme a aussi ses panégyristes, comme J. LEIPOLT : *Didymus der Blinde von Alexandria*, Leipzig, 1903.

établissement monastique à Jérusalem, puis son attitude dans la querelle origéniste sont préparés par cette double expérience.

L'ABBAS DU MONT DES OLIVIERS

Le séjour de sainte Mélanie à Diocésarée durant la persécution de Valens la préparait à la fondation qu'elle projetait. D'aucuns ont prétendu qu'elle avait rejoint Rufin à Alexandrie dès que furent rapatriés les moines exilés. Il ne semble pas. Je suis incliné à croire au contraire qu'elle se rendit alors à Jérusalem et que l'on peut compter à partir de 375 les vingt-sept années qu'au dire de Palladius elle y séjourna (1). Rufin ne l'aurait rejointe qu'en 379.

Cette longue période palestinienne se partage normalement ainsi. Jusqu'en 386, les deux fondateurs installent leurs monastères et mettent à l'épreuve leurs méthodes; en 386, saint Jérôme accompagné de sainte Paule, avec des frères et des sœurs, s'établit dans le voisinage, à Bethléem. Des relations cordiales unissent d'abord les couvents; puis la dispute s'élève : à partir de 393, c'est la lutte ouverte dont les échos retentissent jusqu'à Rome.

Si ma conjecture chronologique est exacte, sainte Mélanie a commencé sa fondation sur le Mont des Oliviers avant l'arrivée de Rufin. Ce que nous savons de son énergie et de ses audacieuses initiatives nous assure qu'elle est à la hauteur d'une pareille tâche. Rufin bâtit ensuite pour des moines. Il dit : « Mes Cellules » (2), et ces mots évoquent un cœnobium dont il est le propriétaire ou du moins le chef, — on dirait, en Orient, l'*abbas*.

Était-ce une innovation ? Non pas. Les observances monastiques s'étaient implantées en Palestine un bon demi-siècle

(1) PALLADIUS, *H. L.*, XLVI, 5 : « Αὕτη μετὰ τὴν ἀνάκλησιν τούτων μοναστήριον κτίσασα ἐν Ἱεροσολύμοις εἰκοσιεπτὰ ἔτεσιν ἐνεχρόνισεν ἐκεῖ ἔχουσα συνοδίαν παρθένων πεντήκοντα. »

(2) RUFIN, *Apol.*, II, 8bis (les nos 8, 9 et 10 sont répétés deux fois), *PL*, XXI, 591, C : « In meis cellulis ».

plus tôt, grâce à saint Chariton et à saint Hilarion (1). Le premier, qui venait de Lycaonie, avait même établi ses disciples tout près de Jérusalem, vers 320 : ils habitaient des grottes au sud de la ville et se réunissaient le samedi et le dimanche dans un oratoire pour y assister aux saints mystères. Cette laure rappelait les groupements semi-cénobitiques si répandus dans la vallée du Nil et s'était développée à peu près de la même façon (2). Quant à saint Hilarion, il avait opéré semblablement à Gaza, où il avait eu pour disciple le jeune Épiphane. D'autres orientaux continuèrent l'œuvre de Chariton et d'Hilarion, mais Rufin et Mélanie l'aïeule furent les premiers Latins à tenter une fondation ascétique sur terre palestinienne.

Il est fort malaisé d'ailleurs de déterminer l'originalité de cette tentative. Pour tout bagage documentaire, nous ne possédons que de maigres linéaments recueillis à travers l'Histoire Lausiaque, l'Apologie de Rufin et la correspondance de Jérôme. Essayons néanmoins d'en tisser une trame.

Et d'abord l'emplacement des coenobiums du Mont des Oliviers est incertain. S'il est vrai que les couvents d'hommes et de femmes fondés par Mélanie la jeune avoisinaient respectivement les sanctuaires de l'Ascension et de l'Éléona (3), il est vraisemblable que ceux de Mélanie l'ancienne et de Rufin occupaient à peu près les mêmes emplacements. Mais ce n'est là qu'une conjecture.

Palladius fait une rapide allusion aux cinquante vierges qui entourent la sainte, et Rufin nous apprend qu'il dirige lui-même

(1) *Vita S. Charitonis*, *PG*, CXV, 900-918; JÉRÔME, *Vita S. Hilarionis*, *PL*, XXIII, 29-54; LECLERCQ, *DACL*, art. *Cénobitisme*, 3157-3159.

(2) Il s'agit de la laure de Souca, dont les vestiges sont encore visibles à l'Ouadi Khareitoun (12 Km. 5 au sud de Bethléem).

(3) Sur les sanctuaires de l'Ascension et de l'Éléona, voir VINCENT et ABEL, *Jérusalem, Recherches de topographie, d'archéol. et d'hist.*, t. II, pp. 374-395. L'Éléona fut construite pas sainte Hélène sur le lieu de l'enseignement du Pater; l'église de l'Ascension fut fondée par la matrone Poemenia, quelques années avant l'arrivée de sainte Mélanie l'aïeule. L'abside de l'Éléona a été retrouvée en 1910 dans le Carmel du Pater et son plan facilement reconstitué. Cfr *La Palestine, guide publié par des Prof. de N. D. de France à Jérusalem*, 4° éd., p. 240; et VINCENT et ABEL, *op. cit.*, t. II, planches XXXIV-XXXIX.

des frères copistes. Ils s'acquittent à merveille l'un et l'autre du devoir de l'hospitalité : « Tous deux accueillent, au cours de ces vingt-sept années, ceux qui, dans un but de prière, passent à Jérusalem, évêques, moines, vierges (1). Nous imaginons donc, à proximité de chacune des laures, une hôtellerie analogue à celle que Palladius voyait sur la montagne de Nitrie. Moines et nones, en deux groupements séparés, vivent en communauté, chantant l'office divin et s'adonnant à des travaux intellectuels ou manuels. Il leur est loisible d'ailleurs de vaquer à la contemplation dans des ermitages écartés; ainsi Mélanie la jeune se fera construire une cellule isolée pour y vivre en recluse de l'Épiphanie à Pâques (2).

La sainteté des moines et des vierges édifie les pèlerins; leur orthodoxie est un bienfait et une sauvegarde en un temps où l'hérésie pénètre jusqu'aux laures les plus secrètes : « Ils ramenèrent à l'unité de la foi quatre cents solitaires agrégés au schisme de Paulin d'Antioche, ainsi que de nombreux pneumatomaques » (3).

La fortune d'Antonia Melania, sans cesse renaissante, pourvoit à toutes les nécessités : elle se dispense en aumônes de toutes sortes, « honorant les clercs ses voisins de cadeaux et de vivres ». Et cette ligne de Palladius, qui est ici témoin direct, insinue discrètement que nos religieux vivent à l'aise. Il ne songe pas d'ailleurs à s'en offusquer, — et l'on ne saurait le taxer d'une bienveillance excessive à l'égard d'amis qu'il soutiendra dans leur infortune : l'Histoire Lausiaque est étrangère à toute polémique, — mais il note simplement « qu'ils vont ainsi jusqu'au bout sans scandaliser » (4).

Quelqu'un cependant se scandalisa.

Après sept ans passés sur la colline sainte, Rufin reçut la visite de Jérôme, qui venait, avec Paula sa fille spirituelle et

(1) PALLADIUS, *H. L.*, XLVI, 6.
(2) GOYAU, *Sainte Mélanie*, p. 156.
(3) PALLADIUS, *H. L.*, *ibid.*
(4) PALLADIUS, *H. L.*, *ibid.*

toute une caravane de matrones et de vierges romaines, dresser sa tente à Bethléem (1).

Les deux amis ne s'étaient pas revus depuis onze ans. Que de choses à se raconter! Dans l'échange des souvenirs qui se pressent sur leurs lèvres, l'impétueux Jérôme prend la part la plus belle. Il dit ses déboires au désert de Chalcis, non sans contrefaire les moines atrabilaires qui l'ont obligé d'en déguerpir; il rappelle ses hésitations et ses angoisses au moment d'orienter à nouveau sa vie et comment, à Antioche, il a accepté, malgré ses répugnances, de recevoir le sacerdoce, — événement d'ailleurs qui n'a pas tenu grande place dans sa vie, puisqu'il n'a jamais célébré la messe; il parle avec enthousiasme de Constantinople, où il a étudié trois ans sous le divin Grégoire, complétant sa culture grecque, jusque-là si lacuneuse, s'essayant à traduire Origène et à commenter la Bible; puis il transporte son ami émerveillé parmi les splendeurs romaines, où, de 382 à 385, s'est offerte à lui la plus brillante carrière : secrétaire du pape Damase, directeur très recherché dans la société « bien pensante », il a réussi encore à grouper dans le palais de Marcella, que Rufin connaît bien, un cercle sélect de théologiennes et d'exégètes qui fait sa fierté. Et voici que, Dieu aidant, ces dames se sont senti la vocation religieuse et qu'elles l'ont persuadé de les emmener à sa suite sur les traces du Christ. C'est son couvent de l'Aventin qu'il a guidé à travers les Égyptes, la Syrie et la Palestine et qu'il va fixer à Bethléem. Rufin n'en doute point : Jérôme arrive tout auréolé de notoriété; il possède une longue expérience personnelle de la vie érémitique et de la vie cénobitique et il mérite bien sa réputation de maître spirituel. Il serait, à coup sûr, l'un des hommes les mieux qualifiés pour fonder et diriger un coenobium, n'était ce caractère entier et irritable à l'excès qui l'incline à se froisser pour des riens et à juger sans aménité ceux qui n'ont pas l'heur de lui agréer.

Jérôme choisit Bethléem comme lieu de résidence : il y ouvre

(1) Sur le voyage de Jérôme, de Rome à Jérusalem, voir JÉRÔME, *Apol.* III. 22 (*PL*, XXIII, 473); sur le voyage de Paula, voir JÉRÔME, *Ep.* CVIII, 6-14,

deux monastères, l'un d'hommes, dont il prend la tête, et l'autre de femmes, qu'il commet à la garde de Paula, ainsi qu'une hôtellerie pour les pèlerins « sur la route où Marie et Joseph n'ont pas trouvé de gîte » (1); et désormais l'Aventin mystique travaillera et priera auprès de la crèche du Sauveur.

Entre les cénacles de Jérusalem et ceux de Bethléem on vit en bonne intelligence et l'on se prête de mutuels services. Jérôme surtout a recours à ses amis. Outre ses travaux d'érudition, il doit assumer chaque jour un enseignement littéraire, initier à la grammaire et aux humanités classiques des jeunes gens qu'on lui a confiés. Or il est dépourvu d'instruments de travail. Il s'adresse donc à Rufin qui met à sa disposition ses copistes : ils transcrivent pour Jérôme les ouvrages indispensables, en particulier les Dialogues de Cicéron. Rufin surveille le travail et corrige les papyrus. Et Jérôme, paraît-il, rémunère grassement (2).

De son côté, Rufin tient école de spiritualité, pour ses frères d'abord, et peut-être aussi pour les sœurs de sainte Mélanie. Que ne donnerions-nous pas pour en recevoir des échos et pour trouver, sous la plume d'un témoin, un portrait de l'*abbas* Rufin dans sa chaire professorale ? Notre curiosité ne sera qu'à demi satisfaite : à défaut de portrait, nous avons la caricature de Rufin reproduite au début de ces pages, mais il n'est pas impossible, avec un peu de bonne volonté, de la corriger et d'en tirer quelque chose. Le caustique épistolier s'est amusé, dans une lettre à un certain Rusticus (en 411), à opposer l'un à l'autre le bon et le mauvais moine. Pour esquisser les traits de ce dernier, il a pensé à l'abbé du Mont des Oliviers, mais

(1) JÉRÔME, *Epist.* CVIII, 14.

(2) RUFIN, *Apol.*, II, 8bis (*PL*, XXI, 591, C-592, A) : « ...etiam quamplurimos fratrum habere possum, qui in meis cellulis manentes, in monte Oliveti quamplurimos ei (Hieronymo) Ciceronis dialogos descripserunt, quorum et ego quaterniones, cum scriberent, frequenter in manibus tenui, et relegi, quod mercedes multo longiores, quam pro aliis scripturis solent, ab isto eis darentur, agnovi, etc... » — « ...quod (Hieronymus) in monasterio positus in Bethleem, ante non multo adhuc tempore, partes grammaticas exsecutus sit, et Maronem suum Comicosque ac Lyricos et Historicos Auctores traditis sibi ad discendum Dei timorem puerulis exponebat... »

nous ne saurions dire jusqu'à quel point il a utilisé ses souvenirs; il les a interprétés en tout cas de son encre la plus acide. Le « très cher Rufin » est gratifié du sobriquet de Grunnius, en mémoire de la *Satire du Pourceau (Grunnius Terracotta)* dont les étudiants romains faisaient des gorges chaudes. Jérôme tourne en ridicule son extérieur, sa gaucherie, son langage (1) :

« Lorsque Grunnius parlait en public, il s'avancait à pas de tortue et, à certains intervalles, il effleurait à peine quelques mots, de sorte qu'il semblait plutôt sangloter que parler. Mais quand une fois il avait étalé sur sa table un monceau de livres, alors fronçant le sourcil, contractant les narines, se ridant le front et faisant claquer ses deux doigts, il réclamait par ce signe l'attention de ses disciples; et puis il leur débitait de pures fadaises, déclamant contre tout le genre humain. Vous eussiez dit le critique Longinus ou le censeur de l'éloquence romaine. Il notait qui bon lui semblait et l'excluait du sénat des savants... »

Après tout, cela n'est pas mal vu. Mais on ne retrouvera là-dessous l'image de Rufin qu'à la condition d'adoucir le trait, qui est par trop appuyé, de le compléter, car il est dérisoirement schématique, et surtout de rétablir les proportions dérangées à dessein pour obtenir l'effet de ridicule (2). Qu'on s'y applique, et l'on aura l'image d'un homme qui est juste le contraire d'un orateur, mais que sa position oblige de parler en public. Il s'y résigne par devoir et s'en tire comme il peut : le trac convulse son visage, embarrasse la diction, paralyse le geste, je l'admets; mais je me refuse à croire que cet homme si érudit et si pieux ne débite que des fadaises; je pense plutôt qu'il dit fort mal d'excellentes choses et que son effort fait pitié. Au jugement d'un rival chatouilleux, un honnête professeur est souvent un imbécile; au jugement de son auditoire, il est sympathique et fait du bien.

Mais la verve de Jérôme ne s'arrête pas en si bonne pente :

(1) JÉRÔME, *Epist.*, CXXV, 18.

(2) Cette interprétation nettement favorable à Rufin paraîtra peut-être prématurée : je la donne sous bénéfice d'inventaire, renvoyant le lecteur à la seconde partie de ce mémoire que publieront prochainement les *Recherches de Science Religieuse*.

« Ses grandes richesses, continue-t-il, lui donnaient un nouvel agrément dans les festins... »

Ici je soupçonne encore le censeur de Bethléem de s'être imaginé qu'on vivait trop « bourgeoisement » au Mont des Oliviers; cette idée, qui l'obsède encore vingt ans après, s'est stylisée dans l'image du moine « qui s'enrichissait de la faim des pauvres et s'était rendu misérable en retenant les aumônes destinées aux malheureux ».

N'en croyons rien. Ce que nous savons des austérités de sainte Mélanie nous interdit d'accepter un tel blâme à l'adresse de son père spirituel. Ce grief de Jérôme trouve peut-être son explication dans une divergence notable d'idéal et de méthodes ascétiques. Tandis que l'anachorète de Chalcis considère le moine sous les espèces du héros et qu'il donne d'emblée ses préférences aux performances d'un Paul l'ermite, d'un Antoine ou des stylites, l'abbé du Mont des Oliviers au contraire, que passionnera un peu plus tard la Règle basilienne, envisage les observances d'une façon plus large et plus humaine, et sa modération rappelle, avant la lettre, celle de saint Benoît.

Nous ne pouvons davantage souscrire aux dernières lignes de l'esquisse, tracées avec aigreur :

« Rien d'étonnant que cet homme, qui avait coutume d'allécher beaucoup de gens, parût en public escorté d'un bataillon de bruyants flatteurs; Néron au dedans, il était Caton au dehors. Il était si équivoque que vous l'eussiez pris pour un monstre... Ne voyez jamais de tels hommes, ô Rusticus, ne vous liez jamais avec eux ».

Pauvre Rufin, si scrupuleux et si loyal! Laissons Jérôme à sa mauvaise humeur. Et recueillons plutôt de Palladius ces simples paroles, marquées au coin de la sincérité (1) :

« Avec (Mélanie) vécut le très noble Rufin, de la ville d'Aquilée, ayant le même caractère et plein de fermeté, plus tard jugé digne de la prêtrise. Il ne se trouvait pas parmi les hommes de plus instruit et de plus modeste que lui ».

Sainte-Foy-lez-Lyon. Maurice VILLAIN, S. M.
Professeur de théologie.

(1) PALLADIUS, *H. L.*, XLVI, 4.